

Robert Doisneau, photographe humaniste, 1912-1994, Paris

Robert Doisneau est né en 1912 à Gentilly, en banlieue parisienne. Jeunesse grise derrière les rideaux de macramé d'une famille petite-bourgeoise, il apprend à 15 ans le métier de graveur lithographe à l'école Estienne et entre dans la vie active en dessinant des étiquettes pharmaceutiques.

C'est chez André Vigneau (photographe, cinéaste, décorateur...), dont il devient le jeune opérateur en 1931, qu'il découvre le monde de la création artistique qui l'animera désormais. Quatre années au service publicité des usines Renault soldées par un licenciement pour retards répétés, lui permettent d'accéder au statut convoité de photographe indépendant.

La guerre éclate alors mettant un frein brutal à ses projets. Dans l'euphorie des années d'après-guerre, bien qu'il soit quotidiennement soumis à la commande pour des raisons matérielles, il accumule les images qui feront son succès, circulant obstinément « là où il n'y a rien à voir », privilégiant les moments furtifs, les bonheurs minuscules éclairés par les rayons du soleil sur le bitume des villes.

Quand il meurt en Avril 1994, il laisse derrière lui quelques 450 000 négatifs qui racontent son époque avec un amusement tendre et bienveillant qui ne doit toutefois pas masquer la profondeur de la réflexion, la réelle insolence face au pouvoir et à l'autorité et l'irréductible esprit d'indépendance.

<https://www.robert-doisneau.com>

« Le monde que j'essayais de montrer était un monde où je me serais senti bien, où les gens seraient aimables, où je trouverais la tendresse que je souhaite recevoir. Mes photos étaient comme une preuve que ce monde peut exister. »

« Le peuple de Paris, en se frottant au mobilier urbain, a donné à la ville cette patine que l'on peut aimer. Ainsi moi-même, par mes passages répétés, j'ai tellement participé à l'astiquage des bibelots de la rue que j'éprouve pour la première fois de ma vie un vague sentiment de propriété. Je veux néanmoins me situer dans l'espèce peu commune des propriétaires libéraux en vous laissant ma porte largement ouverte.»

« Le charme des villes, enfin nous y voici, est comme celui des fleurs, il tient en partie au temps que l'on voit glisser sur elles. Le charme a besoin de l'éphémère. Il n'y a rien de plus indigeste qu'une ville-musée consolidée par des prothèses de béton. Paris ne court pas le risque de devenir une ville-musée, le dynamisme et l'avidité des promoteurs en sont la plus sûre garantie.

[...] Toutes ces agences bancaires, tous ces immeubles en verre, toutes ces façades en miroir sont la marque d'une architecture du reflet. On ne voit plus ce qui se passe chez les autres et on a peur de l'ombre. La ville devient abstraite. Elle ne reflète plus qu'elle-même. Les gens font presque désordre dans ces perspectives.

Avant la guerre, il y avait partout des recoins.

À présent on essaie de chasser l'ombre, on aligne les chaussées, on n'a plus le droit d'installer une remise sans autorisation personnelle du ministre de la Culture. Chez moi, mon grand-père avait bâti un petit immeuble. À côté le patronage avait ses apprentis, plus loin l'entrepreneur de peinture conservait du matériel sous des bâches. Chacun ajoutait son truc. C'était télescopique. Comme un jeu. La vie n'était pas ruineuse.

Les gens modestes pouvaient vivre et travailler à Paris. On voyait des maçons en bleu, des peintres en blanc, des charpentiers en velours... Maintenant, [...] le terrain est si cher que seules d'énormes entreprises peuvent construire et, pour rentabiliser, elles bâtissent « énorme ».

Des cubes, des carrés, des rectangles. Tout tombe droit. Le désordre est banni. Un peu de bordel c'est bien, pourtant ! C'est là que se niche la poésie. On n'avait pas besoin que les promoteurs nous offrent, dans leur magnanimité, des espaces ludiques. On les inventait. Aujourd'hui plus question de bricoler, la commission d'urbanisme débarque. Toute spontanéité est bannie. La vie fait peur. »

Paroles de Doisneau, 1990, dans *Paris*, recueil de photographies de l'artiste, éditions Flammarion, 2014.



1- « Champ de Mars », Paris, 1950



3- « Petite fille rue Saint-Louis-en-l'Île », 1947

2- « Madame Titine campe sur le quai de l'Arsenal », 1950



4- « La Cour des artisans », 1953



5- « Façades parisiennes », montage, 1973



6- « Anarchitecture », 1966

Activité : quel regard le photographe porte-t-il sur sa ville qu'est Paris et la manière dont le temps l'a façonnée ?